

Daniel dÄ, Simon Lambert, Pierre-Marc Drouin

Marie-Michèle Giguère

Numéro 142, été 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64658ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, M.-M. (2011). Compte rendu de [Daniel dÄ, Simon Lambert, Pierre-Marc Drouin]. *Lettres québécoises*, (142), 26–27.

☆☆☆

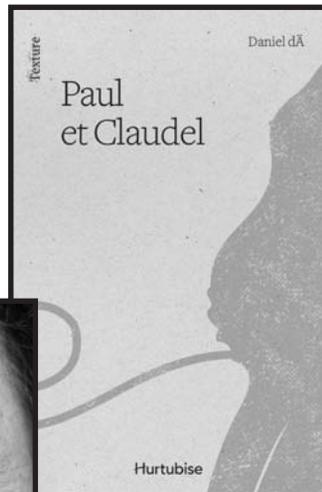
Daniel dÄ, *Paul et Claudel*, Montréal, Hurtubise, coll. « Textures », 2010, 216 p., 22,95 \$.

Des cadavres et des mots

Incursion dans l'univers tordu de Paul, un écrivain et chômeur dont le cynisme et l'arrogance donnent successivement à rire et à glacer le sang.

C'est que vous êtes un humain vous voyez, par défaut ça fait de vous une machine nocive, méchante et imprévisible, vous pourriez en montrer à un pit-bull nourri au crystal meth, ah non les humains ouste je veux pas voir ça dans mes parages. (p. 44)

Il est abondamment question de couteaux dans les premiers chapitres de ce roman. D'abord, du médiocre couteau IKEA aux dents rouillées avec lequel Paul, le narrateur, assassine son bruyant voisin. Ensuite, du prestigieux Henckels grâce auquel il se débarrasse à regret du chien de sa victime, devenu dérangeant à son tour



DANIEL dÄ

en l'absence — ou plutôt en la présence immobile et de plus en plus nauséabonde — de son maître. Finalement, le narrateur nous entretient des couteaux de service avec lesquels il envisagera de découper le cadavre de son voisin pour mieux s'en débarrasser, agacé par l'odeur qui s'en dégage.

La haine de Paul ne se limite pas à feu son voisin. Après l'homicide, on découvre l'étendue de son mépris et la panoplie de ses récriminations : il en a contre le milieu universitaire, la psychanalyse, plusieurs auteures — Marguerite Duras, Camille Laurens ou Marie Darrieuqecq, des « gratteuses de bobos existentiels » — et les gens du « ministère de la Pauvreté et du Harcèlement » qui lui téléphonent beaucoup trop tôt le matin.

Le personnage a tout pour choquer : paresseux, misogyne — que dis-je, misanthrope — il vomit l'écologie, éructe des tirades scatologiques et maîtrise l'art de l'insulte comme pas un. Il multiplie les références érudites — le désir mimétique de René Girard, la nouvelle rhétorique de Chaïm Perelman — surtout pour

exprimer son dédain ou sa violence, comme ici, lorsqu'il s'apprête à dépecer le corps de son voisin : « D'ici trois minutes tu vas avoir l'air d'un nouveau roman, y'a pas un morceau qui pourra prétendre entretenir un rapport avec un autre, ça sent déjà la bouillie. »

Habiles contorsions du langage

L'histoire s'efface parfois devant l'exercice de style. Chaque événement — l'interrogatoire des policiers qui enquêtent sur le meurtre, la grossesse de son ancienne copine Claudel — est prétexte à des envolées psychotiques et maniaques à mille lieues de la rectitude politique. Tant mieux, parce que l'auteur sait écrire. Lorsqu'il déforme la langue, lorsqu'il la tord, on devine son plaisir de jongler avec les mots, aussi crus soient-ils. S'il déforme les structures de phrases — « comme disait un très grand philosophe que je vous dirai pas le nom pour pas secouer les piliers de votre culture personnelle : qu'on soueille pour ou qu'on soueille contre les carnages ça tache » —, ce n'est qu'après nous en avoir démontré sa maîtrise. Seul bémol, la virtuosité stylistique distrait parfois du récit : on n'est ni happé ni furieusement intrigué par la psychologie du personnage, mais plutôt amusé ou horrifié — souvent les deux à la fois — par ses élucubrations. Mais l'intérêt de ce sixième roman de Daniel dÄ, finaliste au Prix des libraires, est précisément du côté de son exploration de la langue, brillamment démente.

☆☆ 1/2

Simon Lambert, *La chambre*, Montréal, VLB, coll. « Fictions », 2010, 173 p., 22,95 \$.

Écrire en captivité

Bercée par l'aura d'une autre époque, l'étonnante intrigue de *La chambre* impose son rythme délicat et parvient, tout doucement, à saisir le lecteur.

Si plusieurs auteurs s'isolent pour écrire, le narrateur de *La chambre* se retrouve dans la situation inverse : c'est la détention qui fait naître chez lui la nécessité de l'écriture. Un jour, l'homme se réveille prisonnier d'une chambre. Il ignore pourquoi il s'y trouve, comment il s'y est retrouvé, depuis combien de temps il y est. Sur le petit bureau, près du lit, des feuilles vierges. Alors, il écrit. Il sent le devoir de le faire. Coûte que coûte.



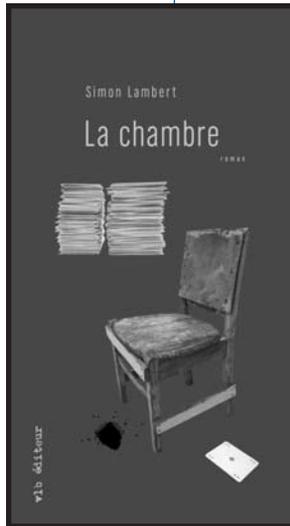
SIMON LAMBERT

Il se plaindra lorsque le papier viendra à manquer : « Je sais seulement qu'il me faut noircir ces feuilles pour ensuite les empiler patiemment sur le coin du bureau, ne m'interrompant qu'aux heures de repas. » Il persiste malgré l'obscurité qui arrive

chaque jour un peu plus tôt, malgré la chaise bancale sur laquelle il s'assoit, malgré la fatigue qui le saisit certains soirs.

Au fil de son exercice d'écriture, il se remémore les événements qui, croit-il, pourraient l'avoir mené à la condamnation qu'il pense sienne. Il distille au compte-gouttes les souvenirs — des jeux de ballon dans la cour d'école alors qu'il était enfant aux récentes parties de cartes dominicales dans un bistrot de quartier — et se noue ainsi une énigme tout en demi-teintes. On découvre alors l'univers brumeux que constituait le quotidien du prisonnier avant sa détention: il habitait une ville sans nom, à une époque incertaine où les hommes fumaient la pipe dans les bistrots, écrivaient à la plume et portaient des pardessus, poursuivant un dessein indéfini. Est-il condamné pour avoir convoité la femme d'un autre? Pour avoir triché aux cartes? Il l'ignore.

Lorsque l'on découvre la douce géolière qui lui apporte ses trois repas quotidiens ou du papier supplémentaire, on se demande rapidement pourquoi le narrateur accepte si facilement son sort, pourquoi il ne tente pas une



évasion. Mais cette question, tranquillement, s'impose comme partie prenante de l'intrigue.

À la lecture de *La chambre*, difficile de ne pas penser au premier roman d'Olivia Tapiero, *Les murs*, publié dans la même collection l'an dernier. La jeune auteure y dépeignait la détresse d'une adolescente suicidaire, confinée à sa chambre d'hôpital, qui hurlait son mal de vivre. Ici, autre huis clos, autre douleur, mais la même sensation étrange qu'il y a peu de solutions au mal qui ronge le narrateur. Toutefois, alors que la protagoniste des *Murs* posait d'emblée la nature de son mal-être, on ne découvrira réellement les clés de celui qui habite le narrateur de *La chambre* qu'en tournant les dernières pages.

Ce huis clos kafkaïen et surprenant est bien servi par une écriture sobre, qui met habilement en valeur des ressorts narratifs simples mais maîtrisés. Plusieurs pistes d'explication sont lancées et s'entrecroisent habilement dans une narration qui, lentement, construit une intrigue doucement efficace. On regrettera peut-être l'issue un peu facile qui clôt le tout, sans oublier toutefois l'agréable montée qui nous y a conduits.



Pierre-Marc Drouin, *Si la tendance se maintient*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Première impression », 2010, 245 p., 19,95 \$.

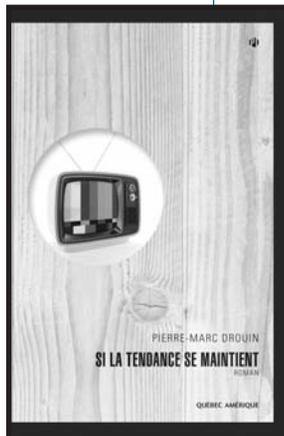
Déjà-lu existentiel

La chute libre puis la prévisible rédemption d'un jeune adulte en mal d'amour et de sens, nouvellement installé à Montréal pour ses études.

Ça existe, des gens qui n'ont pas de rêves grandioses, qui n'ont pas de passions extrêmes, qui n'ont pas de vision d'avenir, qui ne placent pas d'argent dans leur REER pour leurs vieux jours! J'en suis un, moi, un gars sans ambition! J'existe! (p. 157)

Tabassé et humilié pendant des années par ses camarades de classe, déchiré entre des parents qui ne s'aiment pas, Jean-François rêve de quitter la ville de Sainte-Anne où il a grandi pour s'installer à Montréal, comme des milliers d'autres avant lui.

C'est ce qu'il fera, non sans laisser derrière lui un amour d'éte jamais consommé pour Julie, une adolescente de 15 ans avec qui il a partagé sa passion pour le cinéma. Leur non-histoire s'achève juste avant le début de sa première session universitaire en sciences politiques, une discipline qu'il a choisi d'étudier même si la chose politique l'indiffère follement depuis le référendum de 1995, dont il garde des souvenirs limpides: suspendu à son écran, installé devant la soirée électorale de Bernard Derome, coincé entre un père souverainiste et une mère qui défendait ardemment le camp du non.



Et sur cette prémisse d'une magnifique banalité s'enchaînent les anecdotes de ses premiers temps à Montréal: il s'installe près du métro Berri-UQAM, milite sans conviction, fréquente une fille qu'il n'aime pas, se moque de ses études. Cette enfilade de clichés, l'auteur tentera malheureusement de nous l'expliquer en postface — il a souhaité raconter l'histoire « d'un peuple qui ne se choisit pas... et celle d'un homme qui en fait tout aussi peu ». Malheureusement, de cette vie qui n'a pas de sens, on retient l'apitoiement plutôt que le mal de vivre; on est agacé, jamais ému.

Si l'histoire louvoie, l'écriture en fait tout autant: les niveaux de langage et les phrases s'emboîtent étrangement. La narration est parfois très orale — « Crisse que c'est long » — d'autres fois, presque chirurgicale, stérile: « j'irai voir mes colocataires, afin de discuter de notre dynamique de vie dans l'appartement »; « ils n'étaient mariés que depuis huit ans que déjà ils en étaient à se quereller de manière stérile sur les fondements même de leur union ».

Un roman qui se cherche

Il en a plu, des premières œuvres mettant en scène des jeunes désabusés, coincés entre leur adolescence et l'âge adulte, confus dans des histoires d'amour et de sexe qui ne fonctionnent pas, désillusionnés par la politique, amorphes et malheureux. Dans ce roman où les références au cinéma foisonnent — le narrateur a bon goût pour les films québécois —, l'évocation du *Chat dans le sac*, de Gilles Groulx, nous rappelle que le désarroi du début de l'âge adulte dans un Québec en quête de repères a maintes fois été traité avec plus d'intelligence, de sensibilité et de nuances.

À la décharge de l'auteur, pas facile de construire un récit passionnant autour d'un personnage « simpliste et commun » qui se décrit comme « l'homme le plus ennuyant et le moins original du monde ». Cela dit, ce n'est pas avec des poncifs comme « l'amour rend aveugle » qu'il aurait

été possible de présenter de manière singulière la dérive de la génération Y, si une telle chose existe. 



PIERRE-MARC DROUIN